

La sémantique de la mort et des funérailles en legs symbolique de nos ancêtres

Alain Burtscher

DANS **ÉTUDES SUR LA MORT 2011/2 n° 140**, PAGES 41 À 54

ÉDITIONS **CENTRE INTERNATIONAL DES ETUDES SUR LA MORT (CIEM)**

ISSN 1286-5702

ISBN 9782847952131

DOI 10.3917/eslm.140.0041

Date de mise en ligne : 15/04/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2011-2-page-41?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Centre International des Etudes sur la Mort (CIEM).

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LA SÉMANTIQUE DE LA MORT ET DES FUNÉRAILLES EN LEGS SYMBOLIQUE DE NOS ANCÊTRES

Alain BURTSCHER

Tout être vivant est voué à mourir. Cette étape incontournable de la vie humaine s'est exprimée différemment selon les époques, mais toutes les cultures se la sont appropriée.

Comme le propre de l'humain est de parler, donc d'exprimer des signifiants, qui nous confrontent à un ordre symbolique, nous nous proposons d'interroger notre héritage symbolique sur la question de la mort. La sémantique linguistique, au même titre que les rites funéraires, a un rôle de transmission intergénérationnelle. Elle permet ainsi un dialogue avec nos ancêtres et un hommage à leur mémoire.

Nous allons d'abord examiner la nomination de l'homme, puis l'apport des mots des religions premières aux rites funéraires et nous finirons par l'accompagnement langagier du défunt.

Commençons par un peu de linguistique, car les représentations qu'avaient nos ancêtres ont forgé les mots que nous utilisons encore.

1. QUE NOUS APPREND LA PHILOGIE DE L'HOMME ?

« Le latin valorise la terre des hommes puisque l'homme, *homo*, est issu de la terre, *humus* » (Vallet O. 2003), par opposition à l'habitant du ciel lumineux, *deus* pour *deievus*, le dieu, qui a aussi donné *divus*, dieu et divin, *divinus*, devin et divin (comme deviner et diviniser), *dives*, riche (les dieux accordent la richesse), *Jovis*, génitif de *Jupiter* (pour *Ju-pater*), et qui renvoie à *dies*, proprement le ciel en pleine lumière, par suite le jour (Martin F. 1941). En grec, la racine est exactement la même, puisque

Ζεύς/Zeus, pour *Διεύς/Dyeus* (*Διός/Dios* au génitif), est le nom ancien du ciel lumineux et devient le grand Dieu hellénique (Martin F. 1937) et il en va aussi de même en vieil allemand pour *Ziu* (Kluge F. 2002), que l'on entend mieux dans l'alsacien *Zischdi(g)* que dans l'allemand *Dienstag* ou l'anglais *Tuesday* (mardi).

Le mot *humus*, *i*, qui signifie terre, est ancien, puisqu'il possède le système indoeuropéen des alternances vocaliques. Son utilisation au locatif atteste aussi son ancienneté.

La racine °ghem-, ghom-, ghm- serait en indoeuropéen le principal nom de la terre.

Cette racine se retrouve en latin (Martin F. 1941)

- au degré normal hem : *hem-o*, - *inis*, habitant ou né de la terre, d'où *nemo* pour *ne-hemo*, personne (pas un homme).

- au degré fléchi hom : *hom-o*, - *inis*, homme, d'où *hom-unculus*, petit homme et *homicidia, ae*, homicide

- au degré fléchi hum : *hum-ilis, e*, qui reste à terre, humble d'où *hum-are*, enterrer

La racine se retrouve en grec (Martin F. 1937) avec correspondance de χ et de h, sous la forme

- *χάμα/chama* : *χάμαί/chamai*, à terre (locatif)

d'où *χάμαί-μηλον/chamai-mèlon, τό*, camomille (pomme au ras du sol) et *χάμαι-λέων/chamai-leon, ό*, caméléon (lion rampant au sol)

- *χθάμα/chthama* : *χθάμα-λός/chthama-los*, qui touche à terre (*humilis*)

- *χθωμ/chthom* : *χθών/chthōn, χθονός/chthonos, ή*, la terre d'où autochtone (né sur la terre qu'il habite)

et chtonien, qui est dans le sol, souterrain, infernal (de *inferius*, inférieur, qui habite en-dessous).

La racine se retrouve en germanique *guma*, qui a donné *gomo* en althochdeutsch, qui n'existe plus que dans *Bräutigam* (le jeune marié), à rapprocher de l'anglais *bridegroom* et du néerlandais *bruidegom*, le mot *Braut* venant du germanique °*brūdi*, la jeune femme le jour de ses noces (Kluge F. 2002).

Ainsi « sur cet humus, l'homme travaille humblement, humilié de son vivant et inhumé à sa mort » (Vallet O. 2003). La Bible reprend cette même idée, puisqu'en hébreu la terre, la poussière, se dit *adâmah*, d'où Adam, le terreux, le premier homme. Nulle surprise donc, car la terre est nourricière et fécondante dans la plupart des religions. Rappelons que l'accouchement sur le sol (*humi positio*) est un rituel que l'on retrouve un peu partout dans le monde. Certaines statues grecques des déesses de la naissance (Eileithyia, Damia, Auxeia) les représentent à genoux en position d'enfantement et en

démotique l'expression s'asseoir par terre signifie accoucher (Vallet O. 2003).

Pourtant les linguistes sont mal à l'aise. En effet le souci vient de l'adjectif *humanus*, qui devrait dériver d'*homo*, ce qui est contraire aux lois de la linguistique à cause de son u. Certes, on peut envisager un phénomène archaïque d'étymologie populaire, comme pour le français posthume écrit avec un h de fausse étymologie, puisqu'il vient du latin *postumus*, participe passé de *postumare* (être postérieur), qui désigne à la fois le dernier né et celui qui est né après la mort du père. Ainsi *homo* pourrait rejoindre par analogie de sens et voisinage de forme un *humanus* ancien, issu de *humus*, mais sans trop de conviction (Tournier M. 2001).

Il nous faut donc envisager d'autres pistes (Tournier M. 2001).

- la racine °mord-, qui signifie « le mortel », désigne l'homme en vieux persan, en arménien, en runique et se retrouve

- en grec (Martin F. 1937)
 - βροτός/*brotos*, mortel
 - ἄμβροτος/*ambrotos*, immortel
 - ἡ ἀμβροσία/*ambrosia*, l'ambrosie, le breuvage des immortels
 - ἡ μοῖρα/*moira*, le sort, la mort (→ les Moires)
- en latin : *mors* (la mort naturelle), *mortuus*, *mortalis*
- en français : mort, mortel, Moire, mourir, amortir
- en allemand (Kluge F. 2002) : *Mord* (littéralement ein Mittel zum sterben, un moyen pour mourir), *morden*, *Mörder*, *mörderich*, *amortisieren*.

- la racine °men-, indique les mouvements de l'esprit (Martin F. 1941), qu'il s'agisse

- de la pensée : τὸ μένος/*ménos* en grec, mens en latin, mental en français, meinen en allemand, mean en anglais
- de la folie : manie, ménade, dément
- du souvenir : μνησχω/*mimnèscô* (se souvenir), memini, anamnèse, réminiscence, amnésie, mention, monument
- de l'apprentissage : μανθάνω/*manthanô* (apprendre), μαθητής/*mathetès* (disciple), mathématiques
- de la divination : μαντεία/*manteia*, mance
- du mensonge : mendax, menteur

et évidemment de l'homme qui pense

- la racine °mannu, qui désigne l'homme, donc ses ancêtres, que l'on retrouve en Europe, Asie, Afrique et Amérique et qui en particulier a donné le sanskrit mânu, le gotique manna, l'allemand Mann et Mensch, l'anglais man et women et peut-être même Manouche, Magyar, Alaman, Alain et Allemand (Tournier M. 2001).

« La conclusion est sans doute que le mot homme a une étymologie plurielle basée sur la racine archi-archaïque °mannu, sur laquelle se sont greffées des analogies (de sens et de forme, faisant intervenir la terre, la mort et/ou l'esprit) [...], illustrant bien qu'il n'y a pas de langue sans culture et que les avancées culturelles ne se font pas sans métissage ni refondation » (Tournier M. 2001).

C'est bien ce qui se produit actuellement avec le transhumanisme, ce mouvement culturel et intellectuel qui prône le développement de nos capacités physiques et mentales par la science pour supprimer la maladie, le vieillissement et même la mort.

2. QUE NOUS APPRENNENT LES RELIGIONS PREMIÈRES ?

« Comme les langues vivantes s'enracinent dans les langues mortes, les religions vivantes s'inscrivent dans la continuité des rites premiers, repris, reformulés et chargés d'un autre sens, sans que l'on en ait toujours gardé la mémoire » (Vallet O. 2003).

Pour toutes les religions, vie et mort sont sœurs comme dans le mythe babylonien d'Ishtar et de Tammouz (Ishtar, fille de la lune, reine du ciel et déesse des champs, veut s'emparer des enfers détenus par sa sœur Ereshkigal, mais elle échoue et obtient que son époux Tammouz la remplace en captivité avec un retour cyclique chez les vivants pour redonner sa puissance fertile à la vie) et comme Hypnos et Thanatos sont frères jumeaux, fils de Nyx, la nuit. Elles sont les deux états de l'être, le défunt continue de vivre, pourvu que les rites assurent la continuité de son existence. Rendre un culte aux ancêtres, c'est maintenir le lien entre les vivants et les morts et prévenir les vengeances posthumes des âmes errantes.

1) *L'âme et ses voyages*

« Il ne peut guère y avoir de sentiment religieux sans croyance à un au-delà du corps appelé âme, qui est aussi un au-delà de la mort » (Vallet O. 2003). L'âme renvoie au souffle et le vocabulaire religieux de l'âme ou de l'esprit utilise souvent les images du vent ou de la ventilation. Ainsi, en

hébreu *nèphèch* désigne l'âme et la gorge, tandis que *rûah* nomme le vent et l'haleine ; en grec *pneuma* renvoie à la ventilation de l'homme et à l'inspiration divine et *psychè*, l'âme, est un souffle vital. En latin, *animus* est le souffle de vie et *spiritus* la ventilation. *Âtman*, le souffle et l'âme en sanskrit, et *atmen*, respirer en allemand, ont la même origine. L'âme quitte donc le corps pour devenir un symbole spirituel. Comme l'air et le souffle sont invisibles et semblent immatériels, l'au-delà de la mort était imaginé comme un corps immatériel. C'est l'animisme, qui tient toujours pour réel le fait que des esprits gouvernent le monde et qu'ils survivent à la mort (Vallet O. 2003).

Ce passage est le sens propre du trépas, de trépasser (dépasser en marchant), qui a supplanté transir, du latin *transire*, aller (*ire*) au-delà, à travers, ce qui renvoie à la porte, porte du ciel (la *via salutis, janua caelestis* de la liturgie catholique), porte du Paradis, porte de l'Enfer... Cet entre-deux est souligné par la grammaire, qui permet de dire « il avait trépassé » et « il était trépassé » (Robert P. 1986).

En continuant de marcher (*cedere* en latin), le trépassé s'éloigne (*decedere*) de la vie, il décède, laissant les siens dans la douleur (*dolor* en latin classique, *dolus* en bas-latin, dol en vieux français, d'où deuil) soutenus par les condoléances des proches. Il peut aussi s'en aller tout à fait, *perire* en latin, d'où périr avec l'idée d'une mort prématurée ou violente (Robert P. 1986).

Comme les défunts ont une existence, il faut s'en occuper, au moins pour sa propre tranquillité et rendre des cultes funéraires par des rites funéraires autour du mort et de sa sépulture.

Sommeil et mort sont gémellaires, puisque l'âme voyage dans les deux cas, permettant les actions et les visions des rêves dans le sommeil, tandis que le départ définitif au moment de la mort détermine l'altération corporelle. Les morts reposent donc couchés. Le latin *quies* et son composé *requies* signifient au propre la pause, le repos et au figuré le sommeil, la mort, la paix et ont donné en français quiétude, acquiescer, quitte, coi, tranquille (Martin F. 1941). La racine se retrouve en allemand, die Weile, et en anglais *while*, la pause, le moment, en vieux nordique *hvíla*, le lit (Kluge F. 2002). Le grec *κείμεναι/keimai*, être couché, a donné *κοίτη/koitè*, *ή*, la couche, *κοιμάω/koimaō*, mettre au lit et reposer, dormir à la voix moyenne, *κοιμητήριον/koimèterion*, τό, le dortoir, d'où *coemeterium*, le cimetière et *κῶμα/kōma*, τό, le sommeil profond, d'où le coma (Martin F. 1937). A noter le glissement sémantique en allemand, où cimetière se dit *Friedhof*, qui vient de *frīthof*, le terrain clos, de *frīten*, protéger, embellir, et qui, par attraction avec *der Frieden*, la paix, est devenu *Friedhof*, « cour de paix », car les pouvoirs publics n'y avaient aucun droit, ce qui permettait de s'y réfugier (Kluge F. 2002). A l'opposé, la résurrection est un réveil. Le verbe

ressusciter est employé transitivement dans l'ancien comme dans le nouveau testament et les deux verbes grecs utilisés sont *ἀνίστημι/anistēmi* (*ἀνα/ana*, en haut ; *ἵστημι/istēmi*, placer debout, à rapprocher de *stare* en latin et de *stehen* en allemand et qui a donné statique et statère en français), faire se lever (substantivé en *ἀνάστασις/anastasis*, la résurrection, qui a donné anastatique et les prénoms Anastase et Anastasie) et *ἐγείρω/egeirō*, éveiller (racine *°ger*, être éveillé avec *é/e* prothétique, que l'on retrouve dans le latin *expergiscor* (se réveiller) et dans *Γρηγόριος/Grègorios, Gregorius*, Grégoire, littéralement l'Eveillé) (Martin F. 1937), d'où la précision dans les textes *ἐγείρειν νεκρούς/egeirein* necrous ou *ἐκ νεκρῶν/ek nekron*, ressusciter des morts ou d'entre les morts par opposition à *ἐξ ὑπνου/ex hypnou* (s'éveiller, faire se lever) de son sommeil. Le français ressusciter vient du latin *resuscitare*, redresser, ranimer, lui-même composé de *suscitare* (prendre le malade par-dessous pour le soulever au sens physique et susciter au sens moral), de *cio*, mettre en mouvement (Martin F. 1941).

Toute cette terminologie est au cœur de la représentation des Anciens et de ses évolutions : les Babyloniens et les peuples du Moyen-Orient ancien voyaient l'âme voyageant cycliquement comme Tammouz entre mort et revivification. Chez les Grecs, comme l'âme voyage temporairement dans le sommeil et définitivement dans la mort, les deux jumeaux Hypnos et Thanatos sont bien chargés tous deux des âmes et de leur repos. Pourtant, si les plus anciennes représentations ne permettent pas de les distinguer, à partir du V^e siècle avant notre ère, alors qu'Hypnos reste imberbe et aérien dans les peintures, Thanatos est vieilli, barbu et souvent velu. Le jumeau mort est curieusement l'unique qui continue son vieillissement de l'autre côté du miroir de la vie, du fait peut-être qu'il n'est pas uniquement au séjour des ombres ou que les poils continuent à pousser après la mort (Jama S. 2009). La Bible ne parle de résurrection qu'à partir du deuxième siècle avant notre ère.

2) Les sépultures et cultes des morts

La sépulture, le sépulcre renvoient au latin *sepulcrum (sepulchrum)*, la tombe et son emplacement, lui-même formé sur *sepelio (sepultum* au supin) ensevelir, faire disparaître avec sans doute le sens primitif de dormir, faire dormir.

Les plus anciennes sépultures datent d'il y a au moins cent mille ans : les corps sont disposés dans une position bien précise et accompagnés d'objets, comme des fleurs ou des coquillages, aussi bien chez les néandertaliens que

les homo sapiens. Ces pratiques prennent assez d'importance pour nommer les civilisations : civilisation mégalithique, civilisation des Champs d'Urne, civilisation des tumulus. Notons que tumulus, tombe, tombeau et tumeur dérivent de *tumere*, être gonflé. Le mort doit rester en surface, même si son corps et ses restes sont enterrés. La tombe va progressivement mesurer la gloire et la puissance, les richesses déposées dans les tombeaux étant aussi un investissement propitiatoire (Vallet O. 2003).

Durant la préhistoire, le mort était porté en terre au centre des structures habitables. A partir de l'Antiquité, les défunts sont ensevelis à la périphérie des villes, le long des voies de communication, ce sont les nécrochoses, la nécropole étant proprement le quartier d'Alexandrie, où le manque de place a obligé à regrouper les urnes. Le bas Moyen-âge va enterrer ses saints directement dans les églises érigées au cœur des villages. Les habitants, pour avoir un accès au paradis plus aisé étaient inhumés au plus près, *ad sanctos*. L'espace funéraire sera ensuite déplacé dans l'aître (du latin *atrium*), terrain qui jouxte l'église et qui constitue alors un lieu de vie, avant d'être sanctuarisé en le clôturant à la Renaissance, faisant disparaître les fosses communes au profit de sépultures individualisées. Au XVIII^e siècle, les cimetières recommencent à migrer vers la périphérie (Di Folco P. 2010). Remarquons que l'alsacien distingue le *Kirichehoft* (cour de l'église) du *Gottsacker* (champ de Dieu). Pour pallier le manque de place, on envisage actuellement de remplacer les cimetières traditionnels et les columbariums par des jardins du souvenir. N'oublions pas que depuis 1995 fleurissent les cimetières virtuels, espaces où des utilisateurs du réseau peuvent créer des monuments permanents aux morts pour eux-mêmes et pour leurs proches (www.cemetery.org) (Di Folco P. 2010).

Les cultes des morts cherchent d'une part à contenter les morts en leur fournissant au moins des prières mais aussi de la nourriture, des libations, des fleurs et d'autre part à éviter les vengeances posthumes, le tombeau se voulant une sépulture inviolable. L'utilisation de la pierre calcaire nommée *λίθος σαρκοφάγος*/lithos sarkophagos pour la confection des sarcophages était sensée accélérer la dégradation des chairs. (*Σάρξ/sarx*, *σαρκός/sarkos*, la chair déchirée, a aussi donné sarcasme, sarcopte, sarcome, sarcoplasme, sarcosine, sarcotoxisme, anasarque) (Martin F. 1937) (Robert P. 1986). Sarcophage a donné cercueil en français moderne et *Sarg* en allemand (Kluge F. 2002). La crémation a aussi pour but d'accélérer la séparation de l'âme du corps. Les vêtements de deuil permettent de ne pas être reconnu. Toujours le mort est accompagné (*sequor*) jusqu'au bout par un cortège ; à Rome ce sont les *exsequiae*, les *obsequiae* étant les cadeaux funéraires (Martin F. 1941).

La façon d'ensevelir les enfants fournit un bel exemple de cette peur des vengeances : les tout-petits, les fœtus ne font pas peur et sont ensevelis en

Gaule romaine le long des murs des maisons ou de l'enceinte de la propriété en toute simplicité avec souvent un petit objet, preuve de l'attachement des mères à leur bébé. Les petites filles après 6-7 ans sont enterrées avec miroir, bijoux, bottines, grenade et noix pour leur assurer la réalisation de leur destin d'épouse et de mère dans l'au-delà, pour qu'elles ne se transforment pas en Lamies, des démons décrites comme des âmes jalouses de femmes mortes avant d'avoir pu enfanter et considérées comme responsables des fausses couches et des morts du péripartum (Dasen V, 2010). Ces pratiques nous rappellent aussi la croyance que l'homme est l'esclave du divin et que la mort prématurée est un préjudice pour le dieu. Le mot défunt en est l'illustration, puisque *defunctus* est le participe passé de *defungor*, accomplir entièrement, s'acquitter de, au même titre que l'adjectif feu, feue qui vient du latin populaire *fatulus*, qui a accompli son destin (de *fatum*) (Robert P. 1986).

Jusqu'au milieu du XVII^e siècle en Allemagne, les femmes infanticides étaient torturées, puis soit noyées soit enterrées vivantes, mais leur cœur était transpercé pour éviter le retour de leur âme, malgré l'accompagnement religieux. Les malfaiteurs étaient enterrés hors de la ville sans marquage de lieu. Les magiciennes et les sorcières étaient brûlées de manière à disparaître totalement. Il faut y voir un rite de purification, d'effacement de celles qui avait porté atteinte à l'ordre naturel voulu par Dieu, la mort par noyade et par le feu se faisant par des éléments naturels sans effusion de sang, à la différence des malfaiteurs hommes, qui mouraient par la roue pour les meurtriers, l'écartèlement pour les traîtres, la pendaison pour les voleurs et l'épée pour ceux qui avaient commis un inceste (Ahrendt-Schulte I. 2000).

3) *Qu'en est-il de l'accompagnement des morts ?*

Nous avons déjà parlé du cortège funéraire. Signalons l'importance de la musique dans toutes les civilisations traditionnelles, des pleureuses, des lamentations comme les thrènes, pour nous arrêter au discours. À Athènes, la patrie du logos, les funérailles d'une personne de marque étaient marquées par trois discours ou poèmes ; le premier prononcé à la cérémonie des obsèques, le corps présent, l'épicédion (*ἐπικήδειον/epikèdeion*, de *κήδος/kèdos*, le soin, la sollicitude, en particulier qu'on donne à un mort, les funérailles (Bailly A. 1968), le second, récité au bûcher se nommait *nekyia* (*νέκρια/nèkyia*, évocation du mort et descente aux enfers, de *νέκρως/nekus*, mort en grec homérique, à rapprocher de *νεκρός/necros*, le cadavre (Martin F. 1937) et de *nex*, la mort violente en latin, *necare*, tuer, noyer, *noceo*, nuire, *noxia*, la faute (Martin F. 1941)) et le troisième, gravé

sur le tombeau, épitaphe (*ἐπιτάφιος/epitaphios*), qui se célèbre sur un tombeau, sous-entendu *λόγος/logos* ou *ἔπαινος/epainos*, le discours ou l'oraison funèbre (Baillly A. 1968). Les épitaphes ont perduré. Caractérisées par leur brièveté, elles ont une fonction pratique d'identification du défunt, de marquage de sa sépulture, mais permettent aussi le devoir de mémoire par un texte évoquant de façon élogieuse sa personnalité et généralement une interrogation sur l'au-delà ou un souhait, le plus fréquent depuis le moyen-âge étant le repos en paix (*anima ejus requiescat in pace*), le repos éternel (*requiem aeternam*) ou une demande de prière.

La pensée du deuil, de la mort s'est exprimée dans l'éloge et dans l'élégie. Ces deux mots correspondent aux deux concepts grecs, qui se sont contaminés, à savoir :

- *ὁ ἔλεγχος/elegos*, tout chant de deuil, rattaché à *ἔ λέγω/e e legô*, dire hélas (Baillly A. 1968).

- *τὸ ἐλεγίον/elegeion (μέτρον/metron)*, le mètre élégiaque, primitivement le pentamètre et très vite le distique, qui associe un hexamètre et un pentamètre dactyliques (Baillly A. 1968).

Le mot français éloge désigne classiquement un discours prononcé soit au cours de la cérémonie des funérailles, louant les vertus du défunt (l'éloge funèbre), soit une biographie élogieuse que le secrétaire perpétuel d'une académie ou un membre récipiendaire fait d'un académicien décédé (éloge académique). Il désigne surtout aujourd'hui une louange décernée à quelqu'un. L'évolution contemporaine du mot souligne la mise à l'écart de la mort au bénéfice du vivant (Conort B. 2007). Notons qu'éloge est un emprunt assez tardif au latin classique *elogium*, épitaphe, lui-même emprunté au grec *ἐλεγίον/elegeion* ; en français classique, le mot est euloge emprunté au bas-latin *eulogium* par rapprochement avec le grec *εὐλογία/eulogia*, belles paroles, avec attraction de *logos* et de *eloqui*, parler. Le mot latin correct est *encomium* emprunté au grec *ἐγκώμιον/enkômion*, l'éloge, d'où l'adjectif français encomiastique (une poésie encomiastique) (Juillard A, 1999). En grec, comme l'indique le mot *ἐγ-κώμιον*, cet éloge est primitivement chanté dans (*ἐν/en*) le *κῶμος*, fête et festin en l'honneur de Dionysos, dont le chant est la *κωμῳδία/komôidia*, d'où *comeodia*, la comédie (Martin F. 1937).

Les éloges funèbres les plus célèbres de la littérature française sont celles de Bossuet (en particulier l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre et celle de Condé) et celles de Malraux (à propos de Jean Moulin), mais la mort est loin d'être absente dans Éloges de Saint-John Perse. On peut en rapprocher l'ode soit à la gloire des saisons (Ronsard), soit d'une politique (Malherbe), l'hagiographie à la gloire d'un saint, le panégyrique à la louange d'une personne ou d'une cité.

Chez les grecs, l'épigramme est d'abord une exhortation morale, comme chez Archiloque, Callinos, Solon, Théognis, Xénophane, Simonode, Ion de Chios, Critias, Crates, Aristote... Goûtons cette épigramme de Callinos au VII^e siècle avant notre ère, qui répond bien au héros homérique et résume la pensée de l'époque : « Jusques à quand dormirez-vous ? Quand aurez-vous un cœur fort, jeunes hommes ? Ne rougissez-vous point de montrer votre excessive mollesse aux peuples voisins ? Vous croyez jouir de la paix, alors que la guerre tient tout le pays. . . . Que chacun, en mourant, lance ses derniers traits. Car il est glorieux et beau, pour le guerrier, de lutter contre l'agresseur pour sa patrie, pour ses enfants et pour la femme qu'il a épousée ; la mort viendra, le jour où les Parques l'auront filée. Allons, que chacun marche droit, la lance haute, le cœur vaillant à l'abri du bouclier, aussitôt que commence la mêlée ; car il n'est pas donné à l'homme d'éviter la mort, eût-il pour ancêtres la race des immortels. Souvent celui qui revient, après avoir fui la bataille et le choc des javelots, rencontre chez lui le lot de la mort. Mais celui-là n'est pas aimé du peuple, ni regretté ; l'autre, au contraire, tous, petits et grands, le pleurent, s'il lui arrive malheur. Pour le peuple entier, la mort du brave est un deuil, et, s'il vit, il est honoré comme un demi-dieu. Il est comme une tour, aux yeux de ses concitoyens ; car, à lui seul, il fait l'œuvre d'un grand nombre » (Callinos, env. – 600).

Les Latins vont donner un style beaucoup plus personnel à l'épigramme, en parlant d'amour de façon intensément personnelle en s'exprimant à la première personne. Citons Catulle, Tibulle, Propertius et Ovide, qui expriment chacun leur passion pour une femme, s'opposant à la vision plus tragique de l'amour développée par Lucrèce et Virgile, leurs contemporains (Juillard A, 1999). Illustrons leur passion amoureuse par ce fameux distique de Catulle, écrit au temps des premières infidélités de Lesbie :

*“Odi et amo. Quare id faciam, fortasse requiris.
Nescio, sed fieri sentio et excrucior.”*

Je hais et j'aime. Comment cela se fait-il, vous demandez vous peut-être bien.

Je l'ignore, mais je perçois que cela est et j'en suis tourmenté.

Remarquons la mise en valeur des sentiments, en particulier la fusion de la haine et de l'amour, par la métrique :

Ōd(i) ēt ālmō. Quā l r(e) īd fācīllām, fōrtāssē rēlquīrīs.
Nēscīōl, l sēd fīēlrīll sēntī(o) ēt lēxcrūcīlōr.

En France, Marot introduit l'épigramme à la Renaissance, puis on trouve Louise Labé, Ronsard, Du Bellay, La Fontaine, au XVIII^e siècle André

Chénier, au XIX^e siècle Victor Hugo, Francis Jammes, Mallarmé, Verlaine et surtout Guillaume Apollinaire. Au XX^e siècle, le terme d'élégie est de nouveau repris et utilisé par tous les poètes français (Juillard A, 1999).

En Allemagne, l'impulsion est donnée par Opitz. Goethe est le grand poète élégiaque, mais c'est Friedrich Hölderlin (1770–1843), s'inspirant de Schiller et de Klopstock qui a travaillé à la fois le fond et la forme en redonnant vie au distique, faisant correspondre aux syllabes longues (–) et courtes (U) gréco-latines, celles accentuées et non accentuées de l'allemand. Il a ainsi écrit des élégies en distiques, des odes en vers archiloquiens, alcaïques, saphiques, en asclépiades et de nombreuses épigrammes en vers libres à la manière des chœurs des tragédies grecques et surtout de Pindare (Gross G, 2007). Citons encore pour le XIX^e siècle Platen, Rückert, Mörike, Grillparzer, Geibel, von Saar et pour le XX^e siècle Rilke et Celan.

Illustrons le retour à la versification antique par cette ode alcaïque de Hölderlin écrite en 1798, dont voici la métrique, puis le texte (Hölderlin F. 1974) :

U–U–U–UU–U– vers alcaïque en 11 syllabes

U–U–U–UU–U– vers alcaïque en 11 syllabes

U–U–U–U–U vers alcaïque en 9 syllabes

–UU–UU–U– vers alcaïque en 10 syllabes.

An die Parzen

Nur *einen* Sommer gönnt, ihr Gewaltigen !

Und *einen* Herbst zu reifem Gesange mir,

Daß williger mein Herz, vom süßen

Spiele gesättiget, dann mir sterbe !

Die Seele, der im Leben ihr göttlich Recht

Nicht ward, sie ruht auch drunten im Orkus nicht ;

Doch ist mir einst das Heilge, das am

Herzen mir liegt, das Gedicht, gelungen,

Willkommen dann, o Stille der Schattenwelt !

Zufrieden bin ich, wenn auch mein Saitenspiel

Mich nicht hinab geleitet ; *einmal*

Lebt' ich, wie Götter, und mehr bedarfs nicht.

Geneviève Bianquis (Hölderlin F. 1974) en propose la traduction suivante :

Je ne demande rien qu'un été, ô Puissantes,
 Et un automne encore où mûrissent mes chants,
 Pour que, plus aisément, de ce doux jeu comblé,
 Mon cœur à mourir se résigne.
 L'âme qui de ses droits fut ici-bas frustrée
 Même dans les enfers ne connaît pas de paix,
 Mais si je vois fleurir l'œuvre sacrée,
 Bien cher entre tous, mon poème,
 Alors je sourirai aux Ombres infernales,
 Mon cœur sera content, dussé-je sur le seuil
 Abandonner mon luth. Une seule journée
 J'aurai vécu l'égal des dieux. Il me suffit.

Cette ode est dédiée aux Parques romaines (*die Parzen*), Nona, Decima et Morta, identifiées à la fois aux Moires grecques (Clotho / *Κλωθώ*, la fileuse, Lachesis / *Λάχαισις*, la répartitrice qui enroule le fil et Atropos / *Ἄτροπος*, l'implacable qui coupe le fil) et aux Nornes germaniques (*Urd*, ce qui est advenu, *Werdandi*, ce qui advient, *Skuld*, ce qui doit advenir). Cette ode est alcaïque mettant en valeur les syllabes riches de sens par la métrique, déplaçant souvent l'accent logique pour le porter sur un mot précis (sont ainsi mis en valeur *süßen*, *Recht* au lieu de *Leben*, *Herzen*, *Willkommen*, *Saitenspiel*, *einmal*, *Götter*).

Citons simplement pour finir quelques élégiaques anglais comme Edmund Spenser, Edward Young, Thomas Gray, Shelley, mais aussi russes comme Pouchkine.

Clôturons ce chapitre en rappelant que Jean-Paul Brighelli dans son livre la fabrique du crétin indique que dans les écoles difficiles, c'est avec la poésie élégiaque qu'il a pu accrocher les élèves les plus en difficulté (Brighelli J.-P., 2005).

4) Conclusion

Les mots que nous utilisons traduisent notre vision du monde et évoluent avec ces visions. C'est le propre de langues dites vivantes. Pourtant ces mots ne surgissent pas du néant, mais s'enracinent dans les

langues mortes qui les ont précédées. Entendre leur sens est l'héritage symbolique que nous ont laissé ceux qui nous ont précédés. Cet héritage est devenu extrêmement riche depuis la prise de conscience d'un au-delà de la mort, qui s'est traduite par les rites funéraires, l'inhumation semblant la modalité la plus ancienne. Nous n'avons développé ici que certains mots et certains discours, évoqué les monuments, mais la mort est un thème majeur dans les découvertes archéologiques et surtout dans les représentations artistiques, picturales en particulier, dont l'évolution dans le temps permet de suivre celle d'un véritable ars moriendi.

Alain BURTSCHER

Cabinet de pédiatrie, 1a, rue de Sébastopol 68140 Munster

Tél : 03 89 77 50 31 Fax : 03 89 77 58 48

docteur.alainburtscher@wanadoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

- AHRENDT-SCHULTE I (2000), *Auf den Spuren Dürener Frauen. Stadtgeschichte vom Mittelalter bis zur Neuzeit*, Hahne & Schloemer Verlag, Düren . Chapitre *Mit dem Wasser vom Leben zum Tod gebracht. Verbrechen und Strafen im frühneuzeitlichen Düren* <http://www.hahne-schloemer.de/Leseproben/Frauen.pdf>. Consulté sur internet le 1/10/2010.
- BAILLY A. (1968), *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette.
- BRIGHELLI J.-P. (2005), *La fabrique du crétin : La mort programmée de l'école*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch éditeur.
- CALLINOS (env. – 600) in BERGOUGNAN E., *Poètes Élégiques et moralistes de la Grèce*, Paris, Librairie Garnier Frères in <http://ugo.bratelli.free.fr/PoetesElegiques/PoetesElegiques.pdf>. Consulté sur internet le 1/10/2010.
- CONORT B. (2007), « L'éloge » halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/25/03/31/PDF/Eloge.pdf consulté sur internet le 1/10/2010.
- Dasen V. (2010), « Antiquité gréco-romaine : des naissances entre femmes. Vocation Sage-femme », numéro 80, mars 2010.
- DI FOLCO P. (2010), *Dictionnaire de la Mort*, sous la Direction de DI FOLCO Philippe, Paris, Larousse, collection In Extensio.
- GROSS G. (2007), « Odenstrophe », <http://www.literaturimfoyer.de/Sites/Strophenlehre/odenstroph.htm>. Consulté sur internet le 1/10/2010.
- HÖLDERLIN F.(1974), *Poèmes Gedichte*, collection bilingue, Aubier, éditions Montaigne.
- JAMA S (2009), *Rêves et cultures*, éditions Liber.
- JUILLARD A. (1999), *Eloge et élégie, cours de février-mai* http://fabyanaa.chez.com/Eloge_et_Elegie.doc. consulté sur internet le 1/10/2010
- KLUGE F. (2002), *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, 24. durchgesehene und erweiterte Auflage, bearbeitet von Elmar Seebold*, Berlin/New York, De Gruyter.

- MARTIN F. (1937), *Les mots grecs*, Paris, Hachette.
 MARTIN F. (1941), *Les mots latins*, Paris, Hachette.
 ROBERT P. (1986), *Dictionnaire Le Grand Robert*, deuxième édition, Paris.
 TOURNIER M., (2001), « Homme, humain, étymologie “plurielle” ». In : *Mots*, mars 2001, n°65. L’Humanitaire en discours. pp. 146-152.
 VALLET O. (2003), *L’héritage des religions premières*, Découvertes Gallimard.

Alain BURTSCHER – *La sémantique de la mort et des funérailles en legs symbolique de nos ancêtres*

Résumé : Les mots que nous utilisons à propos de la mort, du deuil et des funérailles sont l’héritage que nous ont légué ceux qui nous ont précédés et qui ont vécu des situations analogues aux nôtres. Nous nous proposons de réfléchir à l’origine de ces mots en décortiquant leur étymologie, donc la signification qu’ils avaient pour nos ancêtres, puis nous relèverons les changements de sens qu’ils ont pu connaître au fil des siècles. C’est ainsi que le mot homme renvoie aux ancêtres, à la terre, à la mort, à l’esprit. L’âme va quitter le corps et cette séparation, comme celle d’avec la famille et la communauté, est certes exprimée par des mots, mais toujours ritualisée, ces rites funéraires devant assurer à la fois le repos au mort et sa mémoire, ainsi que la tranquillité aux (sur)vivants. Toutes ces pratiques et les représentations qu’elles sous-tendent portent des noms riches de signifiants. Dans un second temps, nous examinerons les mots et la forme des discours d’accompagnement, qu’il s’agisse des épitaphes, des éloges ou des élégies.

Mots-clés : Linguistique – Deuil – Mort – Élégie.

Alain BURTSCHER – *The Semantics of Death and Funeral Rites as the Symbolic Legacy of our Ancestors.*

Abstract : The words we use to refer to death, bereavement and burial are inherited from past generations, confronted in their time with situations similar to ours. This article reflects on the origins of such terms by analysing their etymology and the meaning they had for our ancestors, before examining how such meanings have changed over the centuries. Take for instance, the term ‘man’, referring not only to ancestors but also to earth, death, and the spirit. When the soul leaves the body, a separation takes place which, like that with the family and community, is expressed not only in specific words but also through rituals. Funeral rites aim at ensuring eternal rest for the departed and protecting the legacy of their memory, as well as providing peace of mind for those left behind. These customs and their corresponding representations are expressed in words rich in meaning. This leads us on to an exploration of the language and form of funeral orations, be they epitaphs, orations or elegies.

Key-words : Linguistics – Bereavement – Death – Elegy.